

ENVOL TARDIF

Nicole Mémin

Envol tardif

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : xxx-xx-xxx-xxxx-x

© xxx

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

« On naît tous égaux, on est tous égaux. » Voici deux propositions qui ne me siéent pas à merveille, moi qui suis née plus égale que les autres pour devenir, à l'âge adulte, d'encore quelques crans supérieure aux autres égaux.

J'ai eu la grande chance de voir le jour dans une famille de la bonne bourgeoisie catholique de province. Papa était originaire de Nantes et maman, de la région de Vannes. Papa était scout marin et maman, guide. Ils s'étaient connus en 1951 lors du Jamboree scout de Bad Ischl en Autriche. Ils forment depuis cinquante-cinq ans un couple heureux qui s'est construit autour de la foi, de leur amour commun de la mer et de la fréquentation d'un monde qui leur ressemblait.

J'ai eu l'immense chance de naître avec une grande sœur qui avait subi avant moi les restrictions qu'on réserve habituellement à l'aînée, parce qu'il faut bien que les parents fassent leurs premières armes avant de se montrer plus indulgents.

J'ai eu la chance inouïe de naître dans une famille où on vous fournissait des rails, où on vous inculquait le culte des bonnes manières, le culte du respect des valeurs et de la bienséance, et celui de la recherche du bonheur en accordance avec les bons préceptes de la religion. C'était quoi l'idée du bonheur de leurs filles pour les parents Boissières ? Qu'elles fassent de bonnes études, pas tant pour exercer un métier que pour trouver un bon mari, catholique comme eux, qui leur assurerait un beau statut et une vie aussi confortable que la leur.

J'ai eu la chance exceptionnelle de ne jamais remettre en question ma famille qui me servirait à jamais de modèle. Mon père incarnait la force et la volonté du combattant, toujours prêt à monter au front pour assurer le bonheur des siens. Ma mère avait eu le souci de faire notre instruction religieuse et veillé à développer en nous la conscience de notre beauté en même temps que de nos facultés intellectuelles qui, toutes deux conjuguées, nous promettaient un bel avenir dans le bon milieu.

J'ai connu le bonheur, version Boissières, durant presque cinquante ans, sans avoir pleine conscience de la signification que recouvrait ce mot. C'était comme inscrit dans mes gènes que j'étais intouchable, c'était une évidence que j'étais comblée en tout et jouissais d'une vie heureuse.

Dans la réalité, je ne l'ai découvert que plus tard, je me satisfaisais de mener une existence, totalement imperméable au monde alentour et ne laissais jamais parler mon inconscient. Autrement dit, l'instinct avait été si intimement bridé en moi que, d'émotions et de vibrations, je ne connaissais point.

Dans cette même réalité, j'étais heureuse béatement car atteinte de cécité, et n'ai eu l'impression de connaître le vrai sens du bonheur que le jour où j'ai été amenée à le mesurer au malheur d'une autre.

Cette autre m'a violée. Elle a fait voler en éclats ma belle armure de protections en insufflant le doute dans mon esprit. Je n'avais jamais aspiré à ce qu'on dérangerait mon bel équilibre, une construction parfaite qui ne demandait qu'à fonctionner pour la pérennité des temps.

Cette autre m'a volé une partie de mon âme en me distillant de son parfum d'intranquillité. Je m'en suis tant enivrée qu'il m'a rendue vulnérable. J'y ai perdu un peu en termes de sérénité, j'y ai gagné énormément en termes d'humanité et de vérité d'être.

Cette autre porte un nom, elle s'appelle Christine.

Cette autre, je l'ai fréquentée de près pendant quatre années consécutives à Bruxelles. De près, c'est exagéré ! De près, à savoir au rythme d'une fois par semaine autour d'une table de bridge où la parole est rare, et d'une fois tous les dix ou quinze jours autour d'un dîner mondain où la parole est convenue. Nous nous étions rencontrées par le biais du statut de nos époux respectifs en pays étranger, une relation de convenance avec un petit plus, puisque nous partagions une activité commune, avions chacune deux enfants fréquentant l'école française, et que nous avions un sens aigu du respect de nos engagements, qualité devenue si rare pour avoir été immédiatement remarquée par nous deux. La profondeur des liens, je la réservais intégralement à ma famille immédiate, mari, enfants, parents, sœur, nièces..., c'était là le seul monde avec lequel je partageais un peu d'intimité, un tout petit peu d'intimité. En dehors des escapades en mer où nous partagions un réel plaisir ensemble et du quotidien qui nous rassemblait, nous échangeions peu. C'était comme ça. On était proches parce qu'on partageait de la proximité, on était proches parce qu'on avait un sentiment d'appartenance à une même communauté familiale, on était proches parce qu'on était assis tous les dimanches côte à côte sur le même banc de l'église. Nous n'avons jamais été proches parce que nous échangeions des sentiments intimes. L'intime, le sensible ne faisaient pas partie de mon vocabulaire. Mon vocabulaire à moi, c'était beaucoup l'agir et, je le confesse en toute humilité, un peu l'avoir, mais, par-dessus tout, c'était l'impression délicieuse de m'estimer située au-dessus de la mêlée, deux sentiments peu nobles pour la bonne chrétienne que j'étais censée être. Dans ce monde si merveilleux, il ne restait aucune place pour ce qu'on appelle la compassion authentique. Dans ce monde si merveilleux, il n'y avait pas de place pour les autres, les autres et leurs fichus états d'âme, les autres et tous leurs grands malheurs. Ses états d'âme, ses grands malheurs, comme ses péchés, on n'en faisait pas l'étalage public, c'était au curé qu'on allait les confesser. Dans ce monde

si merveilleux, le malheur des autres relevait purement de leur absence de volonté. Ils l'avaient mérité parce qu'ils n'avaient pas su faire les bons choix au moment opportun : « Aide-toi et le ciel t'aidera ! », telle aurait pu être ma devise.

Pendant quatre années consécutives, nous nous sommes côtoyées sous le ciel trop pluvieux de la capitale de Belgique dans le respect des convenances du monde des expatriés.

Pendant quatre ans, nous sommes restées dans le silence de nos jardins secrets.

Ce qu'elle savait de moi, car je reconnais m'être montrée vantarde en ces temps-là, c'est que j'étais une femme formidable, dotée d'une famille formidable, que j'avais poursuivi des études formidables et aurait bénéficié d'une carrière non moins formidable si je n'avais pas dû suivre mon formidable époux, alors dans le formidable poste de premier conseiller d'ambassade, dans toute une succession de postes à l'étranger.

Ce que je savais d'elle, c'est qu'elle avait poursuivi des études de commerce, qu'elle avait eu un début de carrière abrégé pour rejoindre son mari à l'étranger, un simple universitaire, qu'elle avait deux enfants, une nanny philippine dont j'utilisais parfois les services pour garder mes enfants les soirs où nous étions de sortie, et un petit chien noir et blanc considéré comme le troisième enfant de la famille.

Ce que j'avais entrevu d'elle, c'est qu'elle semblait prendre plaisir à discuter avec des personnes peu convenables jusqu'au moment de mon arrivée à notre club de bridge où elle reprenait aussitôt l'attitude irréprochable que j'attendais d'elle. J'avais interprété ces petits écarts à travers mon prisme déformant. Il était impossible qu'elle se soit réellement intéressée à ces individus de basse essence, un vétéran du Vietnam aux cheveux en bataille, un musicien débraillé, une espèce de punk arborant une crête jaune, elle devait être de ces âmes charitables qui acceptent de fricoter avec les moins égaux pour le salut de leur âme.

Nous en étions restées là d'une relation parfaitement lisse et j'ai quitté Bruxelles vers d'autres cieux fabuleux.

Christine, il se trouve que je l'ai rencontrée par le plus fortuit des hasards quelques années plus tard à Paris. Comme moi, elle était à errer dans les rayons du magasin homme des Galeries Lafayette à la recherche d'un cadeau d'exception pour son époux. J'ai aperçu une silhouette de dos et il m'a immédiatement semblé identifier ce style vestimentaire original qui n'appartenait qu'à elle. Je me suis rapprochée jusqu'à sa hauteur et lui ai lancé un regard appuyé. Dès le premier coup d'œil, elle m'a reconnue. Je ne parlerais pas de grandes effusions ni de grandes embrassades qui nous ont fait tomber dans les bras l'une de l'autre, en revanche, passée la manifestation de surprise face à ces retrouvailles imprévisibles, nous avons pu exprimer une joie sincère face à la coïncidence qui avait voulu que nos pas nous aient porté au même endroit, au même moment.

L'antériorité de notre relation de surface dans un lieu qui invitait à la superficialité nous a naturellement ouvertes à une longue discussion sur ce que nous étions devenues l'une et l'autre après six années sans autre contact que celui de l'échange de nos cartes de vœux annuels. Après l'évocation de notre passé commun remplie de la nostalgie d'un temps à jamais révolu, nous nous sommes attaquées au présent. Elle vivait désormais à Rennes depuis deux ans et moi, à Versailles depuis notre retour définitif en France au début de l'été précédent. Nostalgique de la vie tumultueuse des capitales, elle avait pris un abonnement de train sur Paris une fois par semaine où elle affectionnait de vagabonder dans les rues au gré de sa fantaisie et des contingences climatiques. Nous avons décidé de reprendre notre séance de bridge hebdomadaire dans un club tout proche de la gare Montparnasse pour lui permettre d'attraper son train du soir.

Semaine après semaine, je suis allée la chercher à l'arrivée de son train de onze heures et quart. Semaine après semaine, nous avons

réservé les fins de matinée pour faire quelques emplettes, et surtout, pour lui permettre de dénicher les articles introuvables à Rennes. Semaine après semaine, au terme d'un déjeuner rapide où nous avons vite passé en revue notre feuille de conventions, nous nous sommes installées l'une en face de l'autre autour d'une table de bridge, prêtes à en découdre avec nos adversaires.

Un de nos mercredis midi, alors que nous étions attablées pour le déjeuner dans un restaurant japonais proche du club, un sashimi exclusivement au thon pour elle, un sashimi moitié thon-moitié saumon pour moi, un verre de vin pour elle, une carafe d'eau pour moi et un plat de tempura aux légumes à partager à deux, je ne sais encore par quelle absence de mégarde, j'ai ouvert la boîte à Pandore. Ma sœur venait de m'annoncer qu'elle vivait mal son divorce, premier accroc dans l'histoire de ma famille parfaite, première exposition vers l'inconnu dans ma petite tête bien faite : mon petit monde à moi si fort, si au-dessus de toutes les contingences des moins égaux que nous, était susceptible d'attaques, négligeables certes, mais tout de même... Au fond, ma sœur devait être un peu moins égale que moi... Pour justifier aux yeux de Christine que ma sœur, si hautement estimable, n'était en rien responsable de leur séparation, j'ai prononcé deux mots pour charger l'impardonnable conduite de mon beau-frère. Loïc, son mari, n'était qu'un « pervers narcissique » qui avait abusé pendant des années de sa remarquable épouse. Je ne voyais chez ma sœur que des vertus, comme je me voyais moi-même totalement vertueuse, c'était d'une implacable logique puisque nous étions issues d'une parentèle vertueuse. A ces seuls mots, Christine a dû sentir une brèche s'ouvrir et s'y est engouffrée à pieds joints. J'ai noté à la seule écoute de ces deux mots comme un imperceptible mouvement de tête ; tel un chien qui redresse l'oreille à l'appel de son nom, on aurait dit que ses antennes se mettaient en éveil.

En fait, j'avais volontairement travesti la réalité. Le mari de ma sœur n'était guère plus qu'un coureur de jupons qui avait décidé

d'abandonner ma sœur pour une pin-up beaucoup plus jeune qu'elle, situation d'une banalité sans égale. C'était peu honorable de ma part, mais j'avais considéré spontanément que l'affubler du qualificatif de pervers narcissique offrait le merveilleux moyen de sauver la face. Il ne nous restait que très peu de temps avant le début du tournoi, Christine m'a seulement glissé : « En matière de pervers narcissique, j'en connais malheureusement un bout ; mon père appartient à cette race d'homme si toxique ! Je plains énormément ta sœur. » Après trois heures et demie de concentration intense sur nos cartes, quand nous nous sommes quittées en haut des marches de la bouche de métro, elle m'a promis de m'apporter un document qu'elle avait écrit quand elle était plus jeune et m'a invité à le soumettre à ma sœur pour la rassurer sur le fait qu'elle avait pris une excellente décision en le quittant et qu'elle n'était en rien responsable.

J'avais usé d'un pieux mensonge intentionnellement, j'ai entrouvert une minuscule porte sans avoir mesuré les conséquences de mon acte. Christine l'a ouverte en grand à la rendre béante et s'est précipitée tout droit à l'intérieur. J'avais osé pour la première fois une petite confidence anodine, j'ai reçu en retour un déluge de confidences qui, au fur et à mesure qu'elle progressait dans ses récits, tournaient de plus en plus au tragique et chaviraient en même temps ma conscience.

Le mercredi suivant, quand je suis allée la chercher en tête de train, elle a suggéré que nous abandonnions pour une fois nos flâneries dans la rue de Rennes et rues avoisinantes en quête de nouvelles fanfreluches, pour aller nous poser autour d'un verre dans une brasserie qu'elle fréquentait durant ses jeunes années du côté du carrefour de la Croix-Rouge. Elle avait apporté avec elle le document promis et souhaitait le soumettre à mon étude avant qu'on en discutât ensemble. Elle me tendit ses trois feuillets et attendit patiemment que j'en aie terminé la lecture, surveillant

ligne après ligne l'étendue de mes réactions. Je n'avais jamais rien lu de semblable émanant d'une personne de connaissance, ni de quiconque d'ailleurs. Son document sans titre se présentait sous la forme d'un réquisitoire :

« Ces lignes s'adressent à tous ceux et celles qui souffrent en silence parce que, par la plus grande inadvertance, ils ont croisé sur leur chemin une personne qu'ils ont trop aimée et qu'ils ont pensé pouvoir un jour changer à force de l'inonder de leur amour sans limites.

Ils souffrent parce qu'ils n'ont pas voulu voir quand il en était encore temps qu'il n'y avait pas de place et qu'il n'y en aurait jamais pour eux avec cet autre-là, sauf à devenir l'esclave et l'objet de son tourment permanent, sauf à s'annihiler eux-mêmes totalement...

Ils souffrent en silence parce que, à espérer jour après jour guérir cet autre par eux-mêmes et de peur qu'on les privât de l'objet de leur amour, ils se taisent. Ils se taisent vis-à-vis de leur bourreau, jamais n'osent lui dire ce qu'ils devraient au contraire lui hurler à la face : « Tu n'es qu'un grand malade ! » Ils se taisent vis-à-vis de l'extérieur par peur que personne n'accorde le moindre crédit à leur discours. Et Dieu sait à quel point ils ont raison ! Qui les croirait en effet alors que le tortionnaire de tous leurs moments intimes peut se montrer tellement charmeur, un tel ange de douceur et d'attentions sous le regard des autres...

Il faut être de l'intérieur pour savoir ce que subir veut dire avec ces grands malades, l'extérieur reste toujours victime de l'illusion qu'ils savent lui donner... Ils ne perçoivent jamais les démons qui se cachent derrière les visages angéliques qu'ils arborent avec maestria en public.

Christine vit la situation de l'intérieur depuis sa naissance et elle se sent le devoir de donner un conseil avisé à tous ceux et celles qui vivent dans le proche entourage d'un malade qui

s'ignore, toutefois pas encore assez malade pour que ni médecine ni justice n'interviennent de leur propre chef.

Sachez tout d'abord les reconnaître vos malades ! Qu'ils rentrent dans la catégorie des paranoïaques, des narcissiques pervers, des hystéro-maniaques, des bipolaires, des borderline ou des névrosés de toutes sortes :

Ils vous empoisonnent la vie au quotidien, et ce, dans ses détails les plus infimes et dans les sphères les plus intimes !

Ils s'acharnent à faire des plus délectables moments de votre existence un véritable enfer ! Un instant magique de joie, ils vous le feront payer de milliers de larmes !

Tout pour eux est matière à problème et ils ne vous lâcheront pas tant que ce ne sera pas devenu pire problème pour vous-même !

Ils pensent « noir », vous pensez « blanc », ils n'auront de cesse de vous amener à penser plus « noir » qu'eux, alors que c'est désormais « blanc » qu'ils en sont à penser. Conséquence de quoi, c'est vous qui vous sentez devenir fou et finissez par renoncer à penser !

Une fois que vous les aurez identifiés, harcelez-les jour et nuit sans relâche pour qu'ils aillent se faire soigner au lieu de vous laisser impunément harceler vous-même ! Il existe d'excellents traitements pour cela...

Du lever au coucher, rappelez-leur sans arrêt qu'ils déraillent, qu'ils sont malades et doivent se faire traiter par d'autres, des spécialistes armés de leur blindage d'acier, mais surtout pas par vous !

N'hésitez pas à insister en prenant soin de définir au plus près la maladie dont ils sont atteints ; vous n'en aurez que plus de poids ! Ils resteront baba devant tant de connaissances, eux qui sont omniscients, sont plus forts en tout et vous considèrent comme une nullité !

N'hésitez pas non plus à noter sur un petit carnet que vous tiendrez secret, heure par heure, jour après jour, les détails de leurs harcèlements et mettez-le-leur sous le nez à la première récidive !

N'essayez pas de jouer les psychiatres ou les infirmiers, ce n'est pas vous qui en viendrez à bout, ce sont eux qui viendront à bout de votre résistance, car ils sont contagieux ! Une fois le virus inoculé, une fois les ravages commencés, rien ne peut plus s'arrêter ! C'est votre propre peau et votre propre équilibre mental qui deviennent à leur tour à haut risque...

Ne vous plaisez surtout pas à imaginer qu'à leur donner tant de preuve de votre amour, à vous soumettre à leurs facéties comme à leurs diableries, vous parviendrez à les changer ! C'est bientôt vous qui réaliserez que vous avez une vie de chien, et c'est comme le chien que vous avez accepté d'être pour leur plaire, qu'ils continueront à vous traiter pour le restant de votre vie ensemble...

Si, excédés par vos harcèlements, ils vous renvoient la balle en vous accusant d'être vous-même bon ou bonne à enfermer, proposez-leur donc de prendre rendez-vous chez un thérapeute pour traiter de votre cas et priez-les par la même occasion de vous y accompagner pour leur montrer à quel point vous êtes de bonne volonté et prêt à servir de cobaye...

Si malgré tout, ils se refusent encore à aller consulter, menacez fortement de les quitter ! Ils risquent de paniquer. Ils ont l'angoisse de se retrouver seul sans victime à tracasser autour d'eux...

Et s'il n'y suffit pas encore avec vos menaces, prenez vos jambes à votre cou sans perdre une seule minute, pas même le temps de vous retourner ni de préparer votre valise, déguerpissez en courant !

Alors, à moins que vous n'ayez des instincts suicidaires trop prononcés, et sinon, avant que votre instinct de mort ne l'emporte définitivement sur votre instinct de vie, je vous en supplie : Écoutez Christine et relisez attentivement ces conseils avisés depuis la première ligne jusqu'à vous en convaincre...

Croyez-la, il y va de votre salut et de celui de vos enfants si le malheur a voulu que vous soyez déjà parent avec un individu de cette espèce d'autant plus dangereuse qu'elle n'en a pas l'air... »

A peine avais-je relevé la tête que j'ai croisé son regard inquisiteur qui semblait dire « Alors ? Alors ? Donne-moi ton opinion ! ». La parole a presque immédiatement suivi :

— J'ai cru remarquer des cillements d'yeux et des froncements de sourcils à la lecture de certains passages. As-tu été choquée ?

— Choquée, pas exactement ! J'ai plutôt été très frappée par tant de véhémence. On dirait vraiment que c'est toi qui t'es retrouvée à vivre une situation pareille, à en souffrir durement dans ta chair et dans ton âme, et ça, je parviens mal à me l'expliquer te connaissant telle que je t'ai connue jusqu'à présent. C'est d'autant plus étonnant que tu m'as précisé l'avoir écrit quand tu étais jeune. Jeune, mais jeune à quel point ?

— Je devais avoir dans les dix-huit ans, mais les graines avaient commencé à germer bien plus tôt, aux alentours de mes treize ans.

Je n'en revenais pas. Elle a dû le lire à l'expression de surprise qui s'affichait sur mon visage. A l'âge de treize ans, je jouais encore à la poupée et lisais les ouvrages de la Comtesse de Ségur. J'exagère à peine, car j'en étais encore presque à ce stade de mon évolution. Si je me souviens bien, à l'époque, je faisais partie des Guides après avoir été Jeannette, j'étais dans l'équipe de volley du collège, je pratiquais la voile avec des enfants d'amis de mes parents et faisais des randonnées suivies de pique-nique le dimanche en famille..., je n'écrivais pas des pamphlets ou des réquisitoires, et d'ailleurs, des pamphlets à propos de quoi ? Je n'ai jamais connu de sujet de révolte. J'éprouvai soudain un ardent besoin de savoir ce qui avait pu motiver Christine.

— Qu'est-ce qui a pu t'inspirer une telle hargne à treize ans ?

— Mon père ! La hargne, j'ai commencé à la ressentir bien avant. Je situerais les prémices de cet horrible sentiment vers neuf-dix ans, le moment où mon esprit a commencé à s'éveiller.

Neuf-dix ans ! Cette fois, j'étais passée de surprise à totalement éberluée. J'ai eu un mouvement de recul et senti mes yeux s'écarquillant à en sortir de leurs orbites. Ma réaction ne lui a

pas échappé, elle s'est donc donné la peine d'étayer pour éclairer ma lanterne.

Treize ans avait été un marqueur. C'est le jour de son treizième anniversaire que sa mère avait choisi pour se confier à elle. La sentant mûre pour comprendre, elle avait eu besoin de lui fournir des justifications sur le champ de bataille permanent qu'était la vie à la maison sachant qu'elle n'était pas épargnée. Pour la première fois, elle entendait encore ses paroles résonner dans sa tête, Christine avait dit à sa mère : « Divorce ! » Plus tard, c'est avec les cours de philo en Terminale et toutes ses lectures autour des grands thèmes sur les notions de vérité, de liberté, d'égalité et de justice qu'elle avait connu ses grandes révélations et avait décidé de coucher ces lignes sur le papier.

Elle possédait un certain nombre d'autres écrits en réserve, tous dans le même esprit... « J'étais très prolifique, il faut dire que la matière ne manquait pas pour m'alimenter quotidiennement », déclara-t-elle. Elle est alors partie sur une petite anecdote qui l'avait profondément marquée :

— Je me souviens d'une fois où nous avions une dissertation de philo à rendre sur le thème de l'amour. Mon devoir, j'avais décidé de le présenter sous la forme d'un poème, je l'avais drôlement peaufiné et l'avait intitulé : « La vie, l'amour, la mort... » Imagine-toi que j'avais été gratifiée d'une très mauvaise note. D'après l'ingrate de prof, j'étais totalement hors sujet. Je me suis sentie incomprise, j'en aurais pleuré.

Elle s'était exprimée avec une pointe de dérision, j'ai sauté sur l'occasion pour enchaîner sur une note humoristique :

— Moi, les cours de philo, je t'avouerai que ça m'a toujours profondément rasé. J'étais du genre pur esprit scientifique : un et un, ça a toujours fait deux, jamais trois en fonction des circonstances. Tu n'arrêtes pas de me surprendre car j'étais persuadée que tu étais aussi du genre matheuse : études de commerce, travail dans l'audit et joueuse de bridge, il faut aimer jongler avec les chiffres.

— Sache que ce ne sont pas les études que j'aurais personnellement choisies.

Elle m'a expliqué qu'à quinze ans, elle rêvait de devenir danseuse. Son père s'était ingénié à faire passer son rêve à la trappe. Danseuse, ça rimait avec « fille perdue », pas avec métier ; elle s'était donc arrangée pour rejoindre une petite troupe de ballets modernes en cachette de lui. Quelques années plus tard, elle avait envisagé de devenir psychologue. Il avait immédiatement réagi comme une furie. Sa soudaine inclination pour la psychologie avait dû l'effrayer. Il avait probablement la hantise qu'elle ne s'attelât à disséquer la complexité de son âme. « Comment la qualifier son âme ? D'un peu tordue pour user d'euphémisme », déclara-t-elle avec un petit haussement d'épaules. Son père avait eu vite fait de la menacer de lui couper les vivres. Alors, là aussi, c'est en cachette de lui qu'elle avait suivi des cours de « psy » parallèlement aux études pour lesquelles il l'avait destinée. Si elle avait fait une grande école de commerce, c'est qu'il avait projeté sur elle ces études auxquelles il aurait dû avoir droit, n'eussent été les circonstances tragiques de la guerre et le décès de son père qui l'avaient rendu prématurément chef de famille et contraint à abandonner l'école pour un emploi.

— C'est toi seule qui as décidé de tes études ?

J'ai pris un temps de réflexion pour ne pas lui donner l'impression d'avoir été trop gâtée et minimiser l'impact négatif qu'avait eu l'intransigeance de son père.

— Mon père était notaire, ça en dit déjà long. Il avait hérité de la charge de mon grand-père et n'a pas eu besoin que je poursuive des études à sa place. Compte-tenu de mes dispositions personnelles, il m'a donné quelques orientations, mais au final, c'est moi qui ai décidé de devenir ingénieur. Reconnais à ton père qu'il a peut-être eu raison d'insister. Danseur, c'est un métier très exigeant et on trouve difficilement des contrats, et psy, il y en a des milliers qui sortent de la fac tous les ans sans trouver de boulot ; au moins,

avec ton diplôme, tu n'as pas eu à connaître l'épreuve de pointer au chômage.

— Je veux bien l'admettre, mais il n'empêche que, quand on est jeune, on ne pense pas à un métier qui vous mettra à l'abri du chômage ou vous amènera tranquillement jusqu'à la retraite, ça m'a donc frustrée. Et puis, c'est bien le seul point sur lequel j'ai pu lui être reconnaissante. Et pourtant si, il y a tout de même quelques décisions qu'il aura prises pour moi qui ne m'auront pas desservie.

Christine est partie dans un inventaire des dites décisions. A partir de l'âge de dix ans, il l'avait envoyée systématiquement passer un mois en Angleterre. Ça lui aura été très utile, d'abord pour comprendre les paroles des chansons des Beatles et des Stones, ensuite, dans ses onze années de carrière dans un groupe britannique, et pour finir, tout au long de sa vie à l'étranger. En étant large, elle admit qu'il l'avait aussi dotée d'une grande curiosité intellectuelle et d'un éveil à la musique classique.

J'ai dû lui rappeler un détail qu'elle semblait avoir complètement sorti de sa mémoire :

— Tu sembles oublier tous ces voyages à l'étranger. Je me souviens que nous avons évoqué nos souvenirs de la Yougoslavie de Tito ensemble. On était les seules dans notre entourage bruxellois à avoir connu la Croatie dans les années soixante.

A l'époque, je me souviens lui avoir conté que, pour ma sœur et moi, c'étaient des vacances inoubliables. On faisait du camping sur des îles presque désertes et on s'amusait à l'idée de se sentir des Robinson Cruséo en herbe. Avec notre imagination de gamines, on s'inventait des tas d'histoires fantastiques dont on était les héroïnes.

Christine s'est longuement grattée la tête avant de me répondre :

— Tout dépend dans quelle perspective on se place. Si je veux voir le verre à moitié plein, toute cette succession de voyages à l'étranger m'aura indiscutablement permis de m'ouvrir l'esprit sur le monde ; si je veux le voir à moitié vide, je les ressentais plus souvent comme un pensum que comme un divertissement.

Elle insista sur le fait qu'il fallait composer avec le côté obsessionnel de son père et qu'elle n'avait pas de sœur avec qui jouer ou rigoler. Pour les obsessions de son père, il y avait d'abord le côté stakhanoviste de ces voyages du mois de juillet à travers toute l'Europe. Entre ses six et treize ans, c'était cinq à six mille kilomètres, que ce soit en 2 CV, en Simca ou en 404, qu'il fallait parcourir en un mois à un train d'enfer, et parfois, sur des pistes en terre où elle était cahotée de droite à gauche sur la banquette arrière, sans compter qu'il avait tout le temps la bougeotte et qu'ils ne restaient jamais plus de trois jours au même endroit, jamais le temps de s'habituer, de se faire des copines ou de finir la construction de ses châteaux de sable. L'absence de sœur, ça, c'était encore une autre histoire...

— Ta description ne ressemble pas du tout aux vacances que j'ai connues. Nos parents s'arrangeaient toujours pour nous trouver un endroit paradisiaque où rester deux ou trois semaines d'affilée.

— Vous étiez des sacrées veinardes ! Tu vas voir, je n'en ai pas fini avec ses obsessions, l'une d'elle avait pour nom : Ulm ! As-tu déjà entendu parler de cette petite ville du Baden Württemberg ?

— Oui, je ne saurais où la situer sur une carte, mais ça me dit vaguement quelque chose.

— Pour ton information, elle se situe entre Stuttgart et Munich. Eh bien Ulm, imagine-toi qu'en huit ans, ce n'est pas moins de huit fois qu'on s'y est arrêté. Quelle que fût notre destination finale, de la Calabre à la côte du Péloponnèse, de la Dalmatie à la Cappadoce, c'était toujours à Ulm que nous devions passer la deuxième nuit. Ulm, pourquoi Ulm et toujours Ulm ? Qu'avait-elle donc de si spécial la ville d'Ulm pour l'attirer comme un aimant ?

Christine ne s'était jamais expliqué son pouvoir d'attraction sur lui autrement que par un besoin incontrôlé de toujours repasser exactement dans ses empreintes de pas de l'année précédente. Elle avait une petite anecdote pour illustrer : une fois, il les avait fait tourner en rond dix fois, cent fois qui lui étaient apparues

comme mille, autour de la même place. Elles en devenaient folles sa mère et elle qui n'attendaient que de pouvoir enfin se reposer à l'hôtel. Tous ces tours inutiles, c'était seulement parce qu'il s'était fourré dans la tête de retrouver une rue précise et s'acharnait désespérément à la rejoindre. Il ne voulait pas admettre que les administrateurs de la ville aient eu l'extrême audace de modifier le plan de circulation pour l'intégrer dans une zone piétonne.

— Je commence à comprendre que ça ne devait pas être rose tous les jours.

— Rose ! Ça n'a jamais fait partie de son vocabulaire, ni de son mode de fonctionnement. C'est comme bonheur, pour lui ça n'a jamais été qu'un mot abstrait inscrit dans le dictionnaire, entre bongo et bonhomie.

— Eh bien, mazette ! Je me rends compte que je ne savais vraiment pas grand-chose de toi. Pour moi, ça allait sans dire, tu avais eu le même genre de parcours que le mien. J'ai sacrément eu de la chance d'avoir toujours été fière de mes parents.

— On ne choisit pas ses parents ! Pas plus que tu n'as choisies tes merveilleux parents, je n'ai choisi de vivre en état de guerre permanent à la maison, coincé entre un malade qui s'ignorait et une mère anéantie. Pour exister, il a fallu que je m'adapte, mais on ne guérit jamais vraiment des maux de son enfance.

Christine avait appris à s'adapter en fonction de son public. Quand nous nous étions rencontrées, elle avait senti en moi une personne intransigeante qui n'avait pas envie de s'embarrasser du malheur des autres. Alors, vis-à-vis de moi, elle avait décidé de naître à l'âge adulte, épouse d'expatrié et mère de deux enfants et de ne me donner que les informations qu'elle considérait rehausser son image à mes yeux.

— Trêve de confidences, il va falloir qu'on y aille si on ne veut pas être en retard, mais tiens, voilà un autre petit laïus que tu pourras lire tranquillement à la maison. On en reparlera si tu souhaites encore me revoir après ce début de confessions intimes.

Allais-je lui parler de ma supercherie qui nous avait amenées à tant de proximité ? Je l'avais sur le bout de la langue, le ravalais et après une forte inspiration, je l'ai lâché :

— Confidence pour confidence, je t'ai menti. Ma sœur a été plaquée par son mari comme n'importe quelle femme ordinaire, et Dieu sait qu'elles sont légion. Il reste un sale type parce qu'il a fait du mal à ma sœur mais n'a rien d'un malade. En parlant de lui comme d'un pervers narcissique, je n'ai fait que trouver une bonne excuse à ma sœur.

Je surpris son visage s'illuminer :

— Tu vois, les masques commencent à tomber. Nous progressons à pas de géants...

Je suis rentrée chez moi ce soir-là après avoir essuyé une succession de bouchons inattendus avec juste assez de temps pour préparer le dîner. J'ai donc été obligée de remettre ma lecture au lendemain alors que je brûlais déjà d'impatience. Je n'ai jamais eu aussi hâte de voir mon mari partir au bureau le lendemain. Ce matin-là, comme par un fait exprès, il semblait traîner à plaisir. La porte à peine refermée derrière lui, j'ai sorti l'enveloppe de mon sac et suis remontée dans la chambre. J'ai empilé les deux oreillers dans mon dos en les creusant légèrement pour me sentir à l'aise, et j'ai ouvert l'enveloppe. En dépliant les deux feuilles dactylographiées recto-verso, j'ai été frappée par le titre et son ornementation ; trônaient en italiques :

*« A tous les opprimés qui, depuis le crépuscule des temps,
jamais n'en finissent de subir... »*

Pour en rajouter à l'idée d'inclinaison vers l'autre, elle l'avait illustré d'un collage de Trémois, avec deux mains qui se tendent l'une vers l'autre. Que me réservait-elle encore ?

« Le paysage de son enfance, enfance volée car trop vite privée de la douce innocence qui la caractérise, aura été pour Christine un haut lieu d'observation de la comédie humaine que peut se révéler notre passage sur terre avec son lot d'incohérences et de paradoxes. Les hasards de sa vie et de ses rencontres, bien que rien ne soit jamais totalement fortuit dans la comédie dont on parle, l'ont amenée à étendre son champ d'observation à travers le monde entier et à constater que cette grande farce n'avait pas de frontière. Quelle que soit la couleur de la peau qu'elle revêt, quelles que soient les traditions dans lesquelles elle s'exerce, c'est toujours la même sempiternelle tragi-comédie avec son grand nombre d'opresseurs et son non moins grand nombre d'opprimés, chacun pouvant être amené à jouer tour à tour le rôle de l'un ou de l'autre s'il ne s'efforce pas d'y prendre garde... »

Son petit drame de famille, comme il en existe dans toutes les familles sans discrimination de lieu ni de milieu, lui sert de toile de fond pour faire passer toutes ses révoltes. Révolte contre l'intolérance, révolte contre le manque d'humanité, révolte contre l'assujettissement de certains êtres à d'autres êtres qui, à plus grande échelle, peut se traduire par l'assujettissement de certains peuples à d'autres peuples..., toujours cette même avidité, toujours cette même rivalité, toujours cette même insolente vanité, toujours ce même rapport de force, qui partout participent du même principe, qui partout s'appliquent à l'identique..., et, perfidie ultime, y compris sous le masque des meilleures intentions...

Christine est restée trop longtemps dans la posture passive du simple témoin, à s'imprégner, à supporter, et à se taire. Aujourd'hui, elle ressent le besoin d'exorciser, de se libérer d'un trop plein qui l'étouffe et est enfin prête pour endosser la robe noire à revers rouges de l'avocat général. Dorénavant, elle saura employer les mots qui dérangent : j'affirme, je conteste et j'accuse...

Elle accuse en premier lieu son père, être faible et tyrannique à la fois, tour à tour bourreau ou victime selon les circonstances ;

mais ce sont tous les autres qu'elle accuse en même temps, tous ceux qui dans leur cadre privé, dans l'exercice de leur profession, ou bien parce qu'ils gouvernent une entreprise, voire un pays, sans cesse font la preuve de leur unilatéralisme et de leurs abus de pouvoir; tous ceux qui ne savent fonctionner qu'en imposant leur autorité de façon immodérée sur plus faibles qu'eux jusqu'à les déposséder de tout libre arbitre, jusqu'à les faire souffrir sans la moindre pitié... Comme s'il n'y suffisait déjà pas de les savoir affaiblis, ils s'acharnent à les écraser du talon, leur rappelant à renfort de démonstrations l'immensité de leur médiocrité, sinon l'évidence de leur nullité.

Plus faibles qu'eux, et au nom de quel principe supérieur ?

Plus faibles qu'eux parce qu'ils sont nés dans le mauvais hémisphère, là où l'herbe verte se refuse à pousser...

Plus faibles qu'eux parce qu'ils ont vu le jour dans un milieu défavorisé qui les a privés de l'accès à l'éducation, et à une place de choix dans la société...

Plus faibles qu'eux parce qu'ils seraient supposés avoir moins d'intelligence. Avant de les qualifier d'ineptes, ne serait-il pas plus juste de leur reconnaître seulement quelques inaptitudes ? Inaptes par exemple parce qu'ils manquent d'habileté ou de rouerie pour se mettre en valeur au regard des critères en vigueur...

Plus faibles qu'eux parce qu'ils refusent de s'adapter à de nouvelles techniques, à un nouveau mode de vie qui, comme tous les autres, avant lui, ne résistera pas à l'usure du temps, voué qu'il est à une obsolescence déjà programmée...

Plus faibles qu'eux parce que leur esprit marqué par le doute les amène à relativiser et à rejoindre la cohorte de ceux qui préfèrent ne dire mot, a contrario de ceux qui assènent des vérités qui aliènent ou qui tuent...

Ou bien plus faibles qu'eux parce qu'ils sont animés par la pudeur, l'absence d'arrogance ou uniquement par des scrupules qui leur interdisent de bafouer...

Gare à tous les forts de la planète ! Dans la dialectique du maître et de l'esclave, l'esclave surpassera un jour le maître ; selon la même dialectique, les plus faibles devraient un jour surpasser ceux qui se veulent les plus forts...

Pourquoi dire d'eux qu'ils font souffrir sans pitié ? Tous les détenteurs de pouvoir, tous les dominants de l'instant ne sont pas forcément des monstres avérés ! Il est vrai que tous ne sont pas monstrueux du fait de leur seule volonté, mais ils portent généralement le défaut commun d'être aveugles.

Ils sont aveugles parce que c'est trop souvent qu'ils se satisfont d'un prisme auto-alimenté par leur ego personnel ; rarement ils ne regardent les autres sauf comme des éléments de mesure de leur propre superbe, rarement ils ne font l'effort d'échanger les rôles, rarement ils ne voient les blessures parfois mortelles qu'ils infligent, trop pleins qu'ils sont d'eux-mêmes, trop haut est leur mépris...

Et pourquoi donc parler de pitié pour les autres ? Quand on est privé de la capacité de voir autour de soi, n'est-on pas en effet pitoyable soi-même ?

Christine s'insurge, Christine voudrait que tous les mégalo-manes de la terre, champions de la persécution mentale, experts de la manipulation, qu'ils pratiquent de simples incivilités ou les pires molestations, soient enfin destitués de leur pouvoir de nuisance.

Christine ne peut rien entreprendre à elle seule, c'est à chacun d'entre nous qu'il incombe de refuser de subir, mais c'est aussi à chacun de nous de maintenir la plus grande vigilance pour ne pas tomber dans ces sombres travers. C'est au final à tous ceux dont l'instinct de vie se trouve sous le joug d'une puissance qui aliène leur liberté de penser et d'exister, de se révolter. C'est à eux tous de bannir de leur environnement ceux qui s'emploient à activer leur instinct de mort... »

Je suis arrivée au terme de ma lecture avec le sentiment d'avoir pris un gros coup de massue sur la tête. J'étais complètement sonnée.

J'ai regretté de n'avoir personne autour de moi à qui parler sottement de la pluie et du mauvais temps, histoire de permettre à mon esprit de s'évader. Christine avait-elle couché ces phrases sur le papier à mon unique intention ? Sûrement pas ! C'était forcément bien antérieur à notre rencontre. Néanmoins, je me suis sentie assaillie d'interrogations inhabituelles chez moi. Ma femme de ménage portugaise, par exemple, comment donc la traitais-je ? Avais-je seulement jamais posé un regard humain sur elle, elle dont je ne connaissais somme toute qu'un prénom ? M'étais-je jamais enquis de sa famille, de ses goûts, de ses aspirations, d'elle-même ? La réponse était évidemment non ! S'il y avait une chose sur laquelle j'avais posé le regard, c'était sur la poussière qui n'avait pas été correctement ôtée sur le dessus de mes précieux meubles et je me souviens lui en avoir fait la réflexion sur le ton hautain de la patronne. Quant à ce petit copain que notre fille nous avait ramené à la maison, j'avais d'emblée considéré qu'il n'était tout simplement pas digne ! Un fils d'instits, n'y pensez même pas ! A l'inverse, quand notre fils nous avait présenté une demoiselle à particule, une fille de..., la table lui avait été immédiatement ouverte, et ça avait valu pour sa famille et tous ses amis.

Était-ce là le sens du message de Christine, qu'on ne s'intéresse jamais qu'à ce et à ceux qui contribuent à notre faire-valoir et qu'on reste complètement aveugle au reste ? Je me suis promis de lui poser la question lors de notre prochaine entrevue, à moins que sans attendre mercredi, je ne me fende d'un coup de fil à Rennes au premier moment libre. Ce n'était certes pas pour maintenant où de nombreuses obligations allaient accaparer chaque minute de mon temps. Pour l'heure, je devais foncer vers la douche. J'avais encore à faire les courses et me mettre en cuisine pour préparer un dîner d'exception pour une dizaine de convives qui méritaient toute mon attention. La consigne de mon époux avait été très claire : je ne devrais servir que des mets choisis qui les feraient tous se répandre en compliments pour moi, et il en serait fier..., si fier qu'il saurait me récompenser dignement de tous mes efforts...

CHAPITRE 2

Au moment de quitter la maison, à minuit passé, pour rejoindre leur hôtel particulier pour certains, leur superbe penthouse donnant sur le « Bois » pour d'autres, mes invités ne se sont pas montrés ingrats envers moi. Dans leur langage subtil de fins connaisseurs, ils ont parlé d'un repas digne de restaurants étoilés dont ils fréquentent régulièrement les tables. Je me suis vue leur adresser un sourire jusqu'aux oreilles accompagné de quelques paroles de modestie, arborant l'attitude qu'on attend de la parfaite hôtesse. Au fond de moi, je savais que c'était pure façade, que je répondais à des codes établis et ne me sentais que faussement satisfaite. Tout au long du dîner, j'avais été agacée intérieurement par toutes les marques d'autosatisfaction dont ils faisaient preuve sans la moindre vergogne. Ne serait-ce qu'une semaine plus tôt, j'aurais accueilli leur discours et m'y serais totalement associée. La semaine dernière, j'aurais accepté leurs compliments avec allégresse et m'en serais sentie glorifiée, frétilant comme un chien qui fait le beau dans l'attente de sa récompense. Hier soir, j'étais dans un registre de pensées bien différent et ce changement d'appréhension d'une même situation à quelques jours de différence m'avait frappée comme une gifle. Hier soir, je n'avais pas pu ignorer que ce n'auraient été que les manifestations d'un pur péché de vanité, péché que je souhaitais dorénavant m'interdire. Durant toute la soirée, comme en proie à une obsession, mon esprit était revenu inlassablement vers Christine et ses écrits. Comment était-elle parvenue à trouver le mot juste pour décrire des sentiments qui nous habitent tous ? Jusqu'à il y a deux jours, je ne me posais pas

de questions, et aujourd'hui, elles me taraudent. Bien au-delà de ces problèmes de conscience qui commencent à poindre en moi, je me sens devenir curieuse d'en savoir plus, curieuse de tout ce que je n'avais jamais soupçonné, retranchée que j'étais derrière ma candeur d'enfant gâtée.

Nouvel indice, ce soir, tellement remplie de mes nouvelles préoccupations, il ne m'a pas échappé que je rencontrais les pires difficultés à donner le change en faisant semblant de m'intéresser aux cours de bourse et autres investissements profitables dont mon mari adore peupler nos conversations au cours de nos dîners en tête à tête. Ce soir, Maxence me l'a d'ailleurs fait remarquer un peu plus vertement qu'à l'accoutumée quand nous étions à table : « On dirait que tu as l'esprit ailleurs quand je te parle ! Mes finances te concernent également, tu ne devrais jamais l'oublier ! » Je lui ai immédiatement répondu que j'étais toute ouïe aux paroles du grand homme. La réalité était pourtant autre. La réalité, c'est que j'avais déjà envie d'être à mercredi prochain et de pouvoir reprendre une conversation restée en suspens. C'était la première fois qu'en entendant ces mots sortir de ma bouche, à savoir que je buvais chacune de ses paroles, j'avais un sentiment de trahison. Habituellement, quand mon esprit partait à divaguer et qu'il me rappelait à l'ordre, c'était parce que je pensais à certaines donnes de bridge, au nombre de mailles restant à monter pour terminer la grenouillère de ma future petite nièce, à mon repas du lendemain, souris d'agneau ou bavette à l'échalote... Ce soir, je n'avais pas d'excuse justifiable à ses yeux, sauf à en inventer une qui le satisferait. Ce soir, pour la première fois, j'avais le sentiment d'être dans le mensonge.

Par peur de polluer ma vie de couple, j'ai finalement renoncé à appeler Christine dans le courant de la semaine. Quand je l'ai retrouvée quelques jours plus tard, à peine échangées nos bises de retrouvailles, je n'ai pu me contenir. Le rouge aux joues, j'ai attaqué directement dans le vif :

— Avoue-le franchement, ton manuscrit m'était-il destiné personnellement ? Je n'ai pas pu ne pas me sentir directement visée.

Son visage s'est éclairé d'un sourire amusé et elle m'a tapoté la main en signe de rassurance :

— Je constate que j'ai fait quelques ravages, et ce, bien malgré moi. S'il t'a un peu remuée, c'est une très bonne nouvelle, c'est la preuve que tu es en train de grandir et de t'ouvrir ! Ne t'inquiète pas pour autant, il ne t'était absolument pas destiné.

Christine en avait écrit le premier jet dans les années 70 et l'avait fait évoluer depuis, et à plusieurs reprises, au fur et à mesure de ses expériences personnelles en France et à l'étranger. En revanche, sans qu'il me soit destiné à moi en particulier, il avait été conçu pour être destiné à tous ; ça valait pour moi, pour elle, ça valait pour tout le monde.

— La règle qui impose de sortir de ses œillères vaut pour toi comme pour moi. Il n'y a pas de vérité absolue ! Excuse-moi si je t'ai donné l'impression de te faire la leçon, mais je suis inconditionnelle de Pirandello ; en peu d'écrits, il a pratiquement tout couvert des vicissitudes de la nature humaine, « Chacun sa vérité » aura été mon livre de chevet pendant trop longtemps. Il a dû sérieusement déteindre sur ma façon de penser.

— Et tous ces opprimés que tu évoques, qui sont-ils donc, m'enquerrai-je.

— Je ne t'en ai fourni là qu'une version expurgée. A l'origine, je l'avais baptisé autrement : « A ma mère qui pendant tout ce temps, jamais n'en a fini de mourir... A tous les opprimés et cetera, et cetera... »

— Finalement c'était un combat pour ta mère. Mais dis-moi, il me semblait pourtant que tes parents étaient toujours bel et bien vivants ; ils l'étaient en tout cas encore il y a six ans. Je me souviens que tu emmenais les enfants chez eux à Sarlat ou qu'eux venaient chez vous dans les côtes d'Armor pendant les vacances.

— Ils sont plus vivants que jamais et leur mélodrame de catégorie C n'en finit pas de se perpétuer. Tu as raison sur un point, c'était bel et bien un combat pour protéger ma mère et une véritable lutte armée organisée contre mon père. Retournons dans notre brasserie de la semaine dernière et je t'apporterai quelques éclaircissements. Enfin, je ne veux rien t'imposer, c'est seulement si tu en as vraiment envie. A toi de choisir.

— Ne me prends surtout pas pour une voyeuse, mais oui, j'en meurs d'envie ; je n'ai pensé qu'à cela toute la semaine. Il y a quinze jours, tu avais parlé d'une toute autre histoire quand on avait évoqué une sœur. Je te croyais fille unique, aurais-tu une sœur toi aussi ?

— Ça risque d'être long, très long. Tu es certaine de vouloir consacrer au moins deux heures de ton temps à écouter l'histoire d'un destin sans pitié car ça remonte à loin, aux origines de ma grand-mère maternelle. Tout s'explique à partir de là.

Je fis semblant de réfléchir quelques secondes sur sa proposition sachant que ma décision était déjà prise :

— Allons-y de suite. Pendant que je cherche une place pour me garer, va donc nous réserver une petite table dans un coin tranquille. Et pendant que tu y es, commande-moi un thé en attendant l'heure du déjeuner.

Je m'apprêtais à faire trois fois le tour du pâté de maisons comme ça arrivait de plus en plus souvent dans ce quartier à cause de la multiplication des emplacements vélib' quand, coup de chance inespéré, un gros 4x4 a eu la bonté de me libérer une place à cinquante mètres du bistrot. Christine n'avait pas eu le temps de passer commande que j'étais déjà assise en face d'elle, fin prête pour écouter les suites de sa saga familiale. Elle s'est assurée que j'étais confortablement installée donnant l'impression qu'elle attendait que je lui donne le top départ. Un hochement de tête de ma part et elle est alors partie dans le récit détaillé de l'histoire pathétique de sa mère, l'histoire de cette petite fille qui était née

à Paris en 1926 sous le signe du Verseau. Elle avait commencé par me préparer en définissant avec précision ce qui allait suivre : un enchaînement de circonstances douloureuses avaient fait de l'enfance puis de la jeunesse de sa mère, un véritable tissu de malheurs. Plus regrettable encore, la trame de ce tissu y était si serrée qu'il continuait encore à l'envelopper et à l'enserrer jusqu'à l'en étouffer ; c'était comme un habit trop étroit dont on ne parvient pas à se défaire, comme un chemin tout tracé dont on n'arrive pas à sortir. L'introduction prit fin sous forme d'incantation : « Personne, au grand jamais, personne ne devrait mériter qu'une telle conjuration de malchances ne s'abattît sur lui ! » Le ton ne redescendit que quand elle entreprit de me narrer l'histoire.

Sa grand-mère était issue d'une famille de fermiers du Lot. La pauvre était la dernière et la cinquième de cinq filles. Cinq filles, malédiction terrible pour des fermiers ! C'était de bras d'hommes, de gros costauds bien charpentés dont ils auraient eu besoin à la ferme. Les filles, il faudrait leur trouver un homme à marier, sinon, elles ne resteraient que des bouches inutiles à nourrir. Sa grand-mère a connu le triste sort de conjuguer deux malchances : d'abord, elle était l'enfant de la dernière chance, on attendait désespérément un René, on se trouva contraint de rajouter un « e » pour en faire une Renée ; non désirée pour être privée d'attributs mâles, elle était d'ossature frêle, de tempérament timide et fut rapidement considérée comme ne servant à rien. Elle devint vite Renée la mal aimée aux yeux de ses parents qui avaient fondé tant d'espoirs pour la pérennité du nom et de la ferme à travers cette nouvelle naissance. Les jeunes fermiers du coin non plus ne s'y trompèrent pas qui jamais ne lui proposèrent le mariage. Deux de ses sœurs avaient déjà quitté le Lot. L'aînée avait rejoint son mari qui, dans la veine des bougnats, avait décidé d'ouvrir son bistrot à Paris, et la troisième de la fratrie avait épousé le propriétaire d'un hôtel-restaurant à Sarlat.

Christine interrompit son récit un instant, la mine pensive. Elle se demandait s'il y avait lieu de parler de fratrie quand il s'agissait uniquement d'enfants du sexe féminin. Je n'en avais pas la moindre idée et ne lui fus d'aucun secours. Dans un long soupir, elle exprima son regret :

— Tant pis ! Si le féminisme n'a pas encore assez œuvré dans ce sens, on se résoudra à utiliser le terme de fratrie !

Une idée chassant l'autre à la vitesse de l'éclair, elle chercha à me souligner l'importance des deux sœurs en question ; ces deux-là allaient jouer un rôle majeur dans la suite de l'histoire. Je n'avais plus qu'à patienter.

Pour en revenir à sa grand-mère, la jeune paysanne dut attendre ses vingt-quatre ans pour partir à son tour. N'ayant trouvé aucun mari à suivre, son départ ne pouvait se concevoir sans un travail en poche. Elle ne quitta enfin ce Lot natal si peu accueillant que le jour où sa sœur aînée l'invita à venir travailler comme serveuse à Paris. Le bistrot qu'avait acquis son beau-frère avait prospéré et s'était transformé en une cantine bourrée d'affluence à midi pour tous les ouvriers et artisans du coin. Sa grand-mère aidait en cuisine dès très tôt le matin et assurait le service en salle au moment des repas. A servir des dizaines de repas par jour, elle finit par y faire la connaissance de l'artisan cartonnier qui allait devenir son époux. En dehors de son métier, c'était également un artiste très doué pour le dessin. Il était capable de vous tirer des portraits plus vrais que nature et laissait souvent derrière lui, esquissé sur la nappe en papier, le portrait de sa grand-mère. Avec le temps, elle finit par comprendre que son fidèle client ne manquait pas d'intérêt pour sa personne. Charles et Renée convolèrent en justes noces et elle quitta le réduit dans lequel la logeait sa sœur pour s'installer avec lui à Montreuil dans le « compound » familial.

Nouvel arrêt dans son récit pour ouvrir une petite parenthèse :

— Te sachant anglophone, j'utilise à dessein « compound », un mot qui à lui seul traduit tout et je ne vois pas d'équivalent en

français pour décrire un ensemble de maisons groupées autour de la même cour et du même jardin. Y en aurait-il un qui te viendrait à l'esprit ?

— Pas immédiatement, mais je vois bien de quoi il est question.

— Encore tant pis !

Un long soupir pour souligner sa frustration, puis elle reprit la description du « compound » qui appartenait à la famille du nouvel époux. Il était composé de trois maisons : la grande maison où logeaient les parents de Charles, la moyenne, située de l'autre côté d'une grande cour, où habitaient sa sœur aînée et sa propre famille, et la petite maison située par derrière, au fond du jardin, qui leur avait été attribuée en cadeau de mariage, la même maison où la mère de Christine vit le jour un an plus tard. Parmi les clients assidus de son grand-père se trouvait un distributeur en gros de bas et chaussettes. S'étant lié d'amitié avec lui, il en fit le parrain de sa fille et son épouse en devint la marraine. Le parrain voyant son affaire grossir se mit en quête de main d'œuvre pour écouler ses produits. Il recruta sa grand-mère qui commençait à se lasser de la simple aumône que lui versait sa sœur en guise de salaire. De serveuse de restaurant, elle se retrouva donc à vendre bas et chaussettes sur les marchés en compagnie de la marraine de sa mère. L'argent rentrait plutôt bien, la relation avec ses patrons était excellente, tout le monde rendait grâce à Dieu...

Christine ayant volontairement laissé traîner la voix, j'en profitai pour caser un petit commentaire personnel :

— Jusque-là, en dehors du démarrage difficile de ta grand-mère, rien que l'histoire ordinaire de la plupart des gens issus de l'exode rurale.

— Attends de voir pour ce qui est de la banalité ! Pour l'instant, je me suis contentée de planter le décor.

Pour continuer avec la période sereine de sa mère, elle enchaîna les détails à la vitesse d'une mitrailleuse. Pendant les vacances, ils envoyaient sa mère alternativement à la ferme à Figeac, ou chez sa

tante Clémence à l'hôtel du Roc à Sarlat. Les dimanches, elle les passait souvent chez son parrain et sa marraine dans leur maison des Andelys où elle bénéficiait de multiples gâteries, à commencer par la fierté de se pavaner dans une belle voiture.

Son ton se ralentit, la voix prit un accent plus grave car elle en était à aborder la fin de l'insouciance de sa mère qui avait douze ans quand la vilaine blessure que son père avait à la tête s'était subitement réveillée. Le petit éclat d'obus qu'il avait reçu au cours de la grande guerre se déplaça de quelques infimes millimètres qui le firent devenir fou à lier. Lors de l'un de ses accès de folie, il avait été à deux doigts d'étrangler sa grand-mère, un autre jour, il avait lâché son fidèle berger allemand sur elle. Elle n'avait dû son salut qu'à un voisin qui, alerté par ses cris de panique, avait fait intervenir la police. Ils l'avaient embarqué dans leur fourgon à barreaux en direction de l'asile. Pratiquement au même moment, sa gentille marraine était tombée malade et s'était éteinte en un temps éclair. On n'en était plus à rendre grâce à Dieu, on en était à invoquer les sortilèges de Belzébuth...

Le long silence qui a suivi m'est apparu insupportable, d'autant que je l'ai surprise avec l'œil humide. Il était temps d'intervenir :

— Quel enchaînement de circonstances terribles, compatis-je.

D'une voix encore chevrotante, elle s'est excusée pour s'être laissée aller à libérer son trop plein d'émotions ; elle ne souhaitait pas me voir submerger par trop de dramaturgie :

— Tu es bien sûre de vouloir que je continue ou tu commences à avoir la nausée ?

— Continue ! J'ai deux paquets de kleenex dans mon sac. Je t'en donne un de suite.

Après s'être précipitée vers le mouchoir tendu, Christine s'est raclée la gorge à plusieurs reprises et a absorbé un verre d'eau, histoire de se recomposer une voix. Elle m'a adressé un signe exprimant qu'elle était prête à reprendre son récit, je lui ai retourné un mouvement du pouce qui voulait dire « courage ! »

Sa pauvre maman avait vu dans le même temps sortir de sa vie deux êtres qu'elle chérissait, et pour en rajouter encore à son chagrin, elle avait surpris son parrain remplacer son père dans le lit de sa mère. Vu de ses yeux d'enfant, c'était immoral puisque son père était toujours bien en vie. Ce qu'elle avait su par la suite, c'est que son parrain avait abusé de son pouvoir de patron pour contraindre sa mère désespérée en la menaçant de ne pas la maintenir dans son emploi si elle refusait d'obtempérer à ses demandes pressantes. La mère de Christine l'avait appris plus tard quand elle avait vu sa mère pleurer alors qu'elle venait d'être abandonnée par le sinistre individu pour une autre. Il l'avait congédiée, la laissant pratiquement sans ressources. On était en 1938, à la veille de la guerre, le chômage courait les rues. Femme courageuse, elle décida de réunir ses maigres économies, emprunta à sa sœur, et racheta un petit fonds de commerce. Elle continua à faire les marchés pour y vendre layette et vêtements pour enfants. Et la voilà, six jours par semaine, à tirer ou à pousser sa charrette remplie de vêtements pour se rendre à sa place de marché. Pour qui l'observait, ce tout petit bout de femme qui tirait une charrette qu'à sa place un cheval aurait dû traîner, ne manquait pas d'attiser la pitié. Sa belle-famille, elle, n'était pas dans la compassion. Ils l'avaient toujours regardée de haut et ne faisaient que les tolérer, elle et sa fille Michelle, dans les locaux familiaux. Qu'aurait dû faire sa grand-mère pour leur plaire, se laisser étrangler ou se laisser dévorer par un chien ? Aussi pénible que ça ait pu lui paraître, elle n'avait eu d'autre choix que de continuer à vivre au quotidien avec le mépris des gens d'à côté. Imprégnée d'un sens aigu de ses devoirs, son existence misérable n'était remplie que de son dur labeur quotidien et de ses visites bihebdomadaires à Ville-Evrard, à l'asile de fous. Il n'y avait aucune place pour le rire ni le plaisir dans une vie comme la sienne. Elle ne se perdait jamais en paroles inutiles, elle se contentait d'agir. Christine l'avait toujours connue ainsi sa grand-mère, une toute petite souris sans cesse à la tâche ; jamais